

# QUELQUES PRÉCISIONS NOUVELLES SUR LE *MARTYRE DE SAINT SÉBASTIEN*

JACQUES DEPAULIS

IL PEUT PARAÎTRE TOUT À FAIT INCONGRU de vouloir ajouter des détails à l'histoire du *Martyre de saint Sébastien*, cette œuvre superbe de Debussy qui a maintenant la place qui lui est due. Tant de choses ont été écrites sur les péripéties de la composition de ce drame lyrique, dont Gabriele d'Annunzio a écrit le texte, qu'un apport nouveau peut sembler superflu. Beaucoup d'auteurs, en particulier Guy Tosi<sup>1</sup>, ont décrit dans le menu les événements qui se sont succédés entre juin 1910 et mai 1911. On sait que la création, le 23 mai 1911, a été un succès plus mondain que réellement artistique, pour des raisons multiples, souvent analysées, qu'il n'est pas de notre propos de reprendre ici. Deux lettres inédites de Roger-Ducasse (1873-1954)<sup>2</sup> permettent d'ajouter quelques précisions qui nous ont paru intéressantes.

---

1 GUY TOSI, "Aux sources du Martyre de Saint Sébastien, magie charnelle et magie de théâtre", *Berenice* (1989), p.293 et *Debussy et d'Annunzio, correspondance inédite*, Paris : Denoël, 1948.

2 JACQUES DEPAULIS, *Roger-Ducasse, un élève fervent de Gabriel Fauré*, Thèse d'état, Université de Paris IV - Sorbonne, 1992.

Sans entrer dans les détails de la genèse de *Martyre*, il faut situer un peu les conditions de sa naissance. Nous sommes au mois de juin 1910. La deuxième saison des Ballets Russes de Serge Diaghilev (1872-1929), à l'Opéra, mobilise un public considérable, car personne n'a oublié les premières représentations de l'illustre troupe l'année précédente au théâtre du Châtelet. Elles avaient révélé des danseurs prodigieux, Anna Pavlova (1881-1931), Tamara Karsavina (1885-1978), Michel Fokine (1880-1942) et surtout Vaslav Nijinsky (1890-1950), ce jeune "dieu de la danse" dont la technique éblouissante a difficilement été égalée. Les décors saisissants de Léon Bakst (1866-1924), d'Alexandre Benois (1870-1960) ou de Nicolas Roerich (1874-1947) ont aussi beaucoup marqué le public parisien. Là encore, il n'y a pas lieu de s'étendre sur ces événements qui ont suscité un monceau de commentaires et laissé une marque indélébile dans l'histoire du théâtre.

La deuxième saison des Ballets se déroule donc à l'Opéra, peut-être encore plus brillante que la première, révélant des œuvres comme *Les Orientales*, *Schéhérazade*, et surtout *l'Oiseau de feu* où Igor Stravinsky (1882-1971), pratiquement inconnu alors, se montre tout de suite le maître que l'on sait.

Parmi les personnalités mondaines, théâtrales, littéraires ou musicales qui se pressent pour voir ces nouveaux spectacles, il en est une d'importance : Gabriele d'Annunzio (1863-1938). Le "plus grand poète depuis Dante", comme il se baptise lui-même en toute modestie, est à Paris depuis le mois de mars 1910. Son prestige en France est au zénith. Grâce à Georges Hérelle (1848-1935)<sup>3</sup>, l'élite intellectuelle connaît parfaitement l'œuvre passionnée, lyrique et sensuelle du poète italien. Par ailleurs, chaperonné par Robert de Montesquiou (1855-1921)<sup>4</sup>, il est introduit dans la société aristo-

3 Georges Hérelle, professeur de philosophie au Collège de Vitry-le-François, puis à Bayonne où il accomplit toute sa carrière d'enseignant. Entre 1891 et 1913, il est le traducteur et l'ami de Gabriele d'Annunzio, faisant connaître en France les grands romans, les poèmes et plusieurs pièces dramatiques du Poète.

4 Robert de Montesquiou, aristocrate authentique et poète décadent, esprit très ouvert à la musique et à la peinture, est resté célèbre pour son arrogance

cratique, le fameux "faubourg saint Germain". Tous les salons l'accueillent avec enthousiasme et les femmes, on le sait, se disputent ses faveurs, car son auréole un peu sulfureuse déchaînent les passions.

Dans les lieux fréquentés par l'aristocratie et les artistes, on parle beaucoup des Ballets Russes et d'une énigmatique danseuse russe qui serait une femme du monde. D'Annunzio, qui ne saurait manquer une manifestation à la mode, se précipite, le soir du 11 juin, à une représentation de l'Opéra. On y donne, entre autres, deux œuvres, *Cléopâtre* et *Schéhérazade*, où apparaît cette jeune artiste, Ida Rubinstein. C'est pour le Poète un véritable choc. Fasciné par sa beauté plastique, il s'écrit :

Elle a les jambes de saint Sébastien !

Qui est donc celle qui trouble ainsi un homme dont les conquêtes féminines ne sont plus à compter ? C'est une jeune femme<sup>5</sup> qui vient d'un très riche milieu bourgeois de Saint-Petersbourg. Possédée par le démon de la scène, après quelques tentatives en Russie qui ont attiré sur elle l'attention de Bakst et de Diaghilev, elle a rompu avec sa famille pour tenter sa chance en France. Ses deux prestations dans les Ballets Russes, *Cléopâtre* en 1909 et *Schéhérazade* en 1910, l'ont tout de suite mise en vedette et le comte Robert de Montesquiou l'a prise sous son aile pour l'introduire dans le Faubourg. Elle connaît donc tout de suite une réussite artistique et mondaine incontestable. Pourtant, ce n'est pas une danseuse, rien de comparable en tout cas avec la Pavlova ou la Karsavina, mais son incomparable beauté et l'étrangeté de sa plastique, sa présence scénique, l'art du mime qu'elle sait porter au maximum, ont conquis les foules. Les foules, mais surtout Gabriele d'Annunzio.

---

et ses réparties cinglantes. Il a servi de modèle à Huysmans, dans *À rebours*, à Jean Lorrain, dans *Monsieur de Phocas* et surtout à Marcel Proust qui l'a peinte de couleurs acides sous le nom du "baron de Charlus".

- 5 La date exacte de sa naissance est toujours restée un mystère et, suivant les sources, il existe une marge de 8 ans ! Les dernières précisions recueillies semblent fixer cette date à l'année 1883. Elle est morte à Vence, en 1960.

En effet, après l'avoir vue, le Poète est véritablement hanté par celle qui, tout à coup, concrétise pour lui l'image adolescente de saint Sébastien. Depuis longtemps, il rêve d'écrire un drame sur le jeune martyr que les peintres italiens ont maintes fois représenté sous les traits d'un Adonis cloué au laurier de son supplice par les flèches des archers, ses camarades de combat, sur l'ordre de l'Empereur. Jamais, jusque-là, il n'a trouvé l'acteur jeune, beau et de talent qui puisse concrétiser son rêve. Un moment, il a fait croire à sa maîtresse de l'heure, Nathalie de Goloubeff (1879-1941)<sup>6</sup>, dite "Donatella" qu'elle pourrait incarner le saint adolescent<sup>7</sup> et elle y a cru ! Mais Ida Rubinstein apparaît : sa plastique, la beauté de ses jambes vont changer le cours des choses. Le Poète écrit alors à Robert de Montesquiou :

Je ne domine pas mon trouble. Que faire ?

La réponse est catégorique :

Une œuvre capable de mettre en lumière le don unique d'une telle interprète : écrivez pour elle une tragédie.

Le sort en est donc jeté et, un ou deux jours après la représentation de l'Opéra, d'Annunzio demande une entrevue à la belle artiste. Tout de suite, il la comble de fleurs, des montagnes de roses qui déferlent à l'hôtel Carlton où elle occupe une suite fastueuse. Ils se voient plusieurs fois avant la fin du mois de juin et s'entendent sur le principe d'un grand drame lyrique, avec une musique de scène, dont elle sera la protagoniste.

---

6 Nathalie de Boloubeff, née Cross, dite "Donatella" ou la "Diane du Caucase", a éprouvé pour le Poète une passion qui lui a fait abandonner un mari aussi riche que tolérant et des enfants. Entre 1908 et 1913, elle a vécu des amours plutôt orageux en raison d'une jalousie féroce qui l'a souvent amenée à des scènes ridicules. Elle a traduit en français "Forse che si, forse che no". Complètement ruinée, abandonnée de tous, elle a fini sa vie dans la misère la plus grande, pendant la dernière guerre.

7 Conception doublement fautive car, historiquement saint Sébastien était un homme de la trentaine et Donatella avait toutes les rondeurs d'une beauté féminine de l'époque !

Mais, le 6 juillet, le Poète disparaît. Sous les bons auspices de Robert de Montesquiou, qui a organisé en secret sa fuite, il va se fixer au Moulleau, sur le Bassin d'Arcachon. La raison principale de cette fuite est avant tout le besoin de calme pour travailler au drame qu'il veut écrire. Mais il cherche aussi à se séparer de Donatella, l'*amica tormentosa*, qui le harcèle de scènes de jalousie, en privé et en public. Il souhaite aussi mettre une certaine distance entre lui et les nombreux créanciers qu'il a déjà faits dans la capitale et qui commencent à se manifester journellement. Le grand silence des pins et l'Océan dont il aperçoit les crêtes d'écume depuis le chalet *Saint-Dominique* où il s'est réfugié, lui font le plus grand bien. L'inspiration vient fertiliser son cerveau apaisé.

Cette disparition inquiète beaucoup Ida Rubinstein. Il faut bien comprendre que c'est une femme pour qui la carrière théâtrale compte avant tout. Les succès remarquables obtenus dans les Ballets Russes ne lui suffisent pas. Elle rêve d'être une grande tragédienne et cette rencontre avec d'Annunzio ne peut que la combler, d'autant que Serge de Diaghilev n'est pas un homme de tout repos. Sans cesse en conflit avec ses collaborateurs les plus proches, Bakst, Benois, Fokine ou Nijinski, il se montre envers tous exigeant, versatile et surtout d'une jalousie malade. L'idée de pouvoir quitter les Ballets Russes et voler de ses propres ailes soulève l'enthousiasme d'Ida Rubinstein. Aussi trouve-t-elle que le silence du Poète devient fâcheux. A-t-il abandonné cette merveilleuse idée de *Saint Sébastien* ? Au début du mois d'août, elle lui écrit :

[...] Je suis à Paris depuis hier. C'est l'idée du jeune Saint qui m'y a ramenée. Je n'ai qu'une seul désir. C'est de jouer votre Saint Sébastien. Y songez-vous encore ? Si grande est mon envie d'y travailler qu'il me semble que je ne puis attendre.

Si cependant *par un grand malheur*<sup>8</sup> mon Saint m'avait délaissée, me confieriez-vous votre Phèdre<sup>9</sup> ? [...] Je dis cela dans le cas, triste pour

---

8 Souligné dans le texte.

9 D'Annunzio avait écrit en 1909 une *Fedra*, tragédie violente et un peu grandiloquente qui n'avait guère connu le succès en Italie.

moi, où Saint Sébastien ne serait plus. Écrivez moi. Pour moi, le moment d'agir est venu. C'est là ma vie,

votre Frère<sup>10</sup>.

Comme je ne connais pas votre adresse, le comte de Montesquiou est chargé de vous faire parvenir cette lettre [...].

(non daté, mais vraisemblablement début août 1910, arch. du Vittoriale).

Sans réponse du Poète, elle lui envoie encore un message avant de partir en Afrique chasser les grands fauves, sa passion, après le théâtre :

Je vous envoie une lettre importante ce matin<sup>11</sup>. Je vous prie de faire ce que je suggère. Ce sera le bonheur pour tous et en plus c'est votre devoir. Prière d'écrire tout de suite [...].

(tel. du mois d'août 1910, Arch. du Vittoriale)

On voit tout de suite la ténacité de la Diva... Du fond de l'Afrique, elle écrit encore au Poète, annonçant son retour en France le 2 décembre, mais elle préfère écourter son voyage et rentre dans les premiers jours du mois d'octobre. Comme c'est une femme de décision, elle se rend tout de suite au Moulleau, accompagnée de Léon Bakst, pour savoir un peu où en sont les choses. En réalité, le Poète n'a noirci que quelques pages, jetant ça et là des passages d'un grand lyrisme qu'il lit à ses visiteurs. Ceux-ci sont subjugués et comprennent tout de suite qu'un chef-d'œuvre est en train de naître, mais que son terme paraît incertain.

Revenue à Paris, Ida Rubinstein prend les choses en main. Il s'agit d'abord de trouver un théâtre digne de présenter une telle œuvre. Aidée par Gabriel Astruc (1864-1938)<sup>12</sup>, elle conclut un accord avec le théâtre du Châtelet. C'est elle, en fait, qui assume

10 Dès le début de leur relation, d'Annunzio, selon son habitude, avait donné ce surnom à sa future interprète.

11 Cette lettre n'a pas été retrouvée au Vittoriale.

12 Gabriel Astruc, d'origine bordelaise, d'abord éditeur de musique avant d'être impresario, a beaucoup collaboré avec Diaghilev.

tous les problèmes matériels. Sans trop de difficultés, elle obtient de Bakst qu'il brosse les décors et dessine les costumes du *Martyre*, déchaînant ainsi les foudres de Diaghilev qui n'accepte pas que ses collaborateurs travaillent pour d'autres que lui. Pour les danses prévues, elle arrive à décider Michel Fokine, alors en pleine réussite, de composer les chorégraphies. Elle s'assure enfin la collaboration d'Armand Bour (1868-1945) pour la mise en scène. Petit à petit, elle recrute des acteurs célèbres comme Desjardins, Vera Sergine, Adeline Dudley ou la cantatrice Rose Féart.

Le Poète, muré dans ses "Landes" arcachonnaises, paraît bien lointain. Il travaille certes, malgré la présence de la tumultueuse Donatella, venue le rejoindre. S'il fait quelques efforts, de temps à autre, pour recommander une actrice, il laisse le libre choix à la Diva de recruter qui elle veut.

Le temps passe sans qu'aucun texte ne parvienne à la future interprète et la création du *Martyre* est prévue pour le mois de mai 1911 ! À la fin d'octobre, personne n'a encore été choisi pour la musique qui doit accompagner l'œuvre. Le Poète a bien proposé, assez mollement du reste, Henri Février (1875-1957), mais la Diva pense qu'il n'a pas l'étoffe pour s'attaquer à une telle entreprise. Elle en parle à Florent Schmitt (1870-1958), compositeur déjà célèbre qui, sans donner un accord formel, se montre volontiers intéressé par l'aventure.

C'est ici qu'intervient l'épisode concernant Roger-Ducasse, et non Paul Dukas<sup>13</sup> comme on le voit écrit, même par le secrétaire et biographe de Gabriele d'Annunzio, Tom Antongini, en 1938<sup>14</sup>. Le jeune compositeur bordelais a 38 ans. Après des études brillantes au Conservatoire, il est devenu l'élève et l'ami de Gabriel Fauré qui, sa vie durant, n'a cessé de lui manifester sa confiance et son appui. Second Grand Prix de Rome en 1902, Roger-Ducasse a déjà

---

13 Équivoque malheureusement fréquente. Les deux noms ont en effet, suivant la prononciation, une consonance proche et, pour achever la confusion, c'est Roger-Ducasse qui a succédé à Paul Dukas (1865-1935) à la classe de composition du Conservatoire

14 Dans *D'Annunzio inconnu*, paru en 1938, après la mort du Poète.

composé quelques œuvres qui ont retenu l'attention, mais il n'a guère atteint la notoriété que l'année précédente. En juillet 1909, il est en effet nommé Inspecteur divisionnaire pour l'Enseignement du chant dans les écoles de la Ville de Paris, position qui lui assure des revenus convenables et lui permet de travailler beaucoup avec des masses chorales. L'année 1909 voit aussi plusieurs de ses œuvres apparaître dans les grands concerts : les *Variations plaisantes sur un thème grave* sont créées au concert Lamoureux le 24 janvier, la *Suite Française*<sup>15</sup>, à Colonne, le 28 février et le *Quatuor en ré mineur*, au concert Durand, le 17 décembre. Il est aussi en train de composer une œuvre pour chœur et orchestre, la *Sarabande*, inspirée par la mort brutale du jeune Paul Cruppi.

Aussi, lorsqu'au début du mois de novembre 1910, Roger-Ducasse se voit sollicité, par l'intermédiaire du musicologue Michel Calvocoressi (1877-1944), pour écrire la musique du *Martyre de saint Sébastien*, il manifeste d'abord un certain étonnement, suivi d'un grand enthousiasme. La Gloire, enfin, vient à lui, car il ne peut douter que Gabriele d'Annunzio ne réalise là un chef-d'œuvre qui marquera profondément l'histoire de la musique.

Bien qu'on puisse s'étonner, connaissant la vie de l'un et de l'autre, que Roger-Ducasse ait montré tant d'empressement envers d'Annunzio, il faut se rendre à l'évidence. Il n'est guère possible de savoir ce que le compositeur bordelais connaissait du Poète, mais il avait certainement lu quelques unes de ses œuvres. Dès la fin du siècle, comme nous l'avons vu, grâce aux traductions de Georges Hérelle, les premiers romans, *L'Enfant de volupté* (1895), *L'Intrus* (1893), *Triomphe de la mort* (1895), *Les Vierges aux rochers* (1895), *Le Feu* (1900) sont connus du public cultivé et le compositeur bordelais est un homme de grande culture. *La Ville morte*, montée par Sarah Bernhardt au Théâtre de la Renaissance, en

15 Cette œuvre a tout de suite remporté un grand succès et elle a fait le tour du monde puisque la plupart des grands chefs l'ont dirigé : Mengelberg aux Pays-Bas, Toscanini en Italie, Wood à Londres, Ziloti à Saint-Petersbourg ou Damrosch à New-York, pour n'en citer que quelques uns.



janvier 1898, a retenu particulièrement son attention. Dans la flambée d'enthousiasme qu'elle déclenche en lui, il se met à remodeler la pièce pour en faire un livret et la mettre en musique. C'est ce que nous apprend une lettre inédite à Madame Cruppi<sup>16</sup>, avec laquelle il était très lié :

[...] Comme il ne faut pas perdre son temps, je mets à la scène la *Ville Morte*, avec la magnifique traduction d'Hérelle : il y a un finale de 1er acte qui peut-être [*sic*] éblouissant de soleil, de vie, de chaleur intense ! Quand le scénario sera fait, je vous l'enverrai. Malheureusement, je suis obligé de couper bien des choses, mais je sens que j'en laisse encore trop : comment ne pas s'arrêter à chaque fleur de ce jardin magique ? Mais que dira d'Annunzio ? [...].

(Le Taillan, dimanche soir [août 1909], coll. pers.).

Malheureusement ce projet n'aboutira pas, car entre-temps d'Annunzio a pris contact avec Raoul Pugno (1852-1914)<sup>17</sup> et lui a confié la responsabilité de mettre l'œuvre en musique, avec la collaboration de la toute jeune Nadia Boulanger (1887-1979)<sup>18</sup>. Bien sûr, Roger-Ducasse se résigne tout de suite, mais lorsque Calvocoressi lui fait savoir que d'Annunzio pense à lui et envisage de lui confier *Le Martyre de saint Sébastien*, on se doute de l'émotion du jeune compositeur.

Le sort du *Martyre* va se jouer en quelques jours. Alerté par Calvocoressi, Roger-Ducasse écrit tout de suite au poète :

16 Madame Cruppi, née Louise Crémieux, était l'épouse de l'avocat Jean Cruppi (1873-1935), député de la Haute-Garonne, plusieurs fois ministre. Roger-Ducasse était très lié avec les trois fils Cruppi, Jean, Marcel et Paul. Précisons que Mme Cruppi, femme très cultivée et excellente musicienne, était aussi amie avec Ravel et que c'est grâce à elle que *L'Heure espagnole* a pu faire son entrée à l'Opéra-Comique, en 1911.

17 Remarquable pianiste et compositeur qui a beaucoup fait pour faciliter les débuts de Nadia Boulanger.

18 Elle a donc à cette époque 23 ans. *La mort brutale* de Raoul Pugno, le 3 janvier 1914, lors d'une tournée commune en Russie, puis la déclaration de la guerre n'ont pas permis à *La Ville morte* d'être créée à l'Opéra-Comique, comme cela était prévu.

Paris, lundi [31 octobre 1910]<sup>19</sup>

Mon cher Maître,

il me tarde de tout ce que vous m'envoyez, car je ne peux me décider avant ; je serais désolé si, en janvier ou février, je m'apercevais que je n'arriverai pas à franchir l'arène et alors, qu'advierait-il ? D'autre part, fonctionnaire<sup>20</sup>, je ne peux quitter ou même négliger les devoirs dont je suis investi, ce qui m'entrave un peu. Quand j'aurai lu le texte, même approximatif, alors je saurai si je ne me méprends point sur mes forces et si je peux marcher sans crainte. J'omets celle qui m'étreint de penser que mon obscur renoncement va s'associer à votre gloire lumineuse et je ne veux point m'attarder à réfléchir à ce projet qui, dirait Agamemnon, "chatouille de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse"<sup>21</sup>.

Croyez, mon cher Maître, que, quoi qu'il arrive, je ne saurais oublier jamais que vous avez pensé à moi, et si je n'écris point la musique de Saint-Sébastien, j'irai à la première applaudir celle d'un autre, en pensant, non sans regret, que, peut-être, je l'aurais pu écrire.

Tous mes sentiments les meilleurs,

Roger-Ducasse

(citée par Guy Tosi, in *Debussy et d'Annunzio, correspondance inédite*).

La semaine suivante, le compositeur a une entrevue avec d'Annunzio, à Paris. L'abondante correspondance échangée par Roger-Ducasse avec son meilleur ami, André Lambinet (1870-1954), professeur au lycée de Bordeaux, donne de cette rencontre un récit assez piquant :

19 Le déroulement des faits nous incline à penser que cette lettre doit être du lundi 31 octobre.

20 Nommé récemment inspecteur divisionnaire de l'Enseignement du chant dans les écoles de la Ville de Paris, Roger-Ducasse qui est un homme très scrupuleux passe beaucoup de temps à remanier complètement cet enseignement et à inspecter les écoles.

21 *Iphigénie* de Racine (acte I, scène 1) :

"Ces noms de roi des rois et de chef de la Grèce  
Chatouillaient de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse".

[... ] J'ai vu d'Annunzio. Je m'attendais à un jeune Antinoüs italien, cheveux noirs, yeux noirs, teint noir et expression lumineuse et claire. Hélas ! Rien de tout cela. Un petit employé des contributions, et indirectes, complet du meilleur faiseur, gilet de teinte indéfinie, chaîne comme un membre de l'Institut, imberbe, et une bouche qui, lorsqu'elle a le tort de s'ouvrir, ce qui arrive toutes les fois qu'il parle, exhibe avec une cruauté sans nom une échelle de petites dents où, semble-t-il, un coup léger de bâton a fait une entaille qui brunit. Exubérant et sonore, tout rempli de lui et de son sujet, étrange comme vous l'allez voir.

1° St Sébastien est joué par une femme et danseuse et russe, Ida Rubinstein qui travaille ses pieds avec fokine [*sic*] et ses lèvres avec Bartet (1854-1941)<sup>22</sup> ? Cet androgyne danse d'abord sur des charbons ardents qu'un groupe d'esclaves nus attise avec d'énormes soufflets. Le feu brille, mais n'arde point. Le Saint s'en tire avec un avantage pédestre irrécusable. On l'attire au Sénat pour lui faire son procès. L'Empereur demeure fasciné par sa jeune beauté et ne lui envoie pas dire = Les sénateurs, sur les yeux de César, composent leur visage et ne lui envoient pas dire non plus- Ahuri, je hasardai "Ne croyez-vous pas, mon cher Maître, que ceci est un peu violent pour des yeux et des oreilles français ?" "Oh ! ajoute-t-il ingénument, ce sera fort discret ! !" Je lui avouai que je ne mettrai point de musique pour souligner ce "corydonisme"<sup>23</sup> étrange.

On l'enferme dans une salle dont la voûte azurée porte tous les signes du Zodiaque. Et voilà que tous les astres, la Vierge, le Taureau, le Sagittaire, la Chèvre commencent à tourner, tourner dans une danse folle que n'arrête que l'arrivée d'archers armés de flèches et de mauvais desseins. Enfin, dernier acte, le Saint a envoyé promener l'Empereur et les Sénateurs, et devant ce refus de marcher en rond comme un vulgaire signe du Zodiaque, on le cloue au pilori, nu, et cinquante archers lui décochent 50 flèches que voudraient bien enlever 50 veuves venues pour déplorer ces 50 blessures. Or, comme chaque blessure représente pour St Sébastien une douleur nouvelle et intense, il s'enlève, bourré comme un carquois, dans une lumière divine où il disparaît, rayonnant.

22 Julia Bartet, tragédienne du Français, avec laquelle Ida Rubinstein a perfectionné sa prononciation, avant de devenir l'élève de Sarah Bernhardt.

23 Allusion au célèbre *Corydon*, apologie de l'homosexualité masculine, que Gide avait fait paraître à cette époque, sans encore le signer de son nom.

Inutile de vous dire qu'il y a là-dedans des idées curieuses et d'autres fort poétiques ; que je sens fort bien la musique des danses et que le crescendo de lumière final peut fournir le prétexte d'une belle montée orchestrale et vocale- Mais inutile, également, de vous mander mon ahurissement de certaines choses et surtout ce pauvre Saint mimé, dansé et parlé par une faiseuse d'ailes de pigeon. J'ai dit au maître que je ne pouvais lui donner une réponse définitive, avant d'avoir lu et approuvé le texte définitif. D'ailleurs, il faudrait que je donnasse mon manuscrit le 1er avril !! Je suis demeuré stupide ; et chaque jour, je reçois une dépêche pour me presser ; et je m'évade comme un serpent, en me cachant sous des fleurs de rhétorique [...].

(lettre du 8 novembre 1910, Arch. Réglade).

Le jeudi 10 novembre, comme nous l'apprennent des télégrammes d'Ida Rubinstein à d'Annunzio conservés au Vittoriale, Roger-Ducasse et Calvocoressi vont voir ensemble la Diva, à l'hôtel Carlton. Là encore, la correspondance avec André Lambinet nous fournit un récit pittoresque :

[...] Hier au soir, rendez-vous avec la danseuse russe, Ida Rubinstein, qui va incarner St Sébastien. Quel monde ! Je frémis à l'idée que si j'écris cette œuvre, je vais être forcé de voir tous ces infâmes cabots ! Mais je crois décidément que je ne l'écrirai pas. Si la lecture du scénario complet n'enlève pas tous les doutes qui m'étreignent, je resterai tranquille chez moi, à achever des quatuors à cordes, ou mon ballet<sup>24</sup>, ou autre chose. Qu'en dira Gabriele, je n'en sais rien, ou plutôt, j'imagine qu'il mourra d'étonnement qu'un jeune et inconnu ait refusé une collaboration avec LUI (*sic*) - Je n'en fais plus qu'une affaire d'argent. S'ils veulent me donner 10.000 frs<sup>25</sup> pour que je puisse lâcher mes élèves, je collabore. Mais voilà que, d'après ce que j'ai appris ce soir de Calvocoressi, ils sont décidés à tous les sacrifices pour m'avoir. Je me cherche alors un autre prétexte, bien que cette somme, pour un garçon sans fortune comme moi, soit bien alléchante. Enfin ! Il est probable que notre italien sera demain à

24 Roger-Ducasse a été pressenti par le chef d'orchestre de Saint-Petersbourg, Alexandre Ziloti, pour écrire un ballet sur le thème d'Orphée. L'œuvre, transformée petit à petit en mimodrame, devait être créée en novembre 1914 au théâtre Maryinsky. La guerre en a disposé autrement.

25 Environ 170 000 FF. actuels.

Paris et qu'il me dépêchera [...].

(lettre du 11 novembre 1910, Arch. Réglade).

On comprend que l'enthousiasme du début s'est passablement évaporé. Lorsque qu'on connaît le caractère intransigeant du compositeur, sa droiture, sa rigueur morale proche du puritanisme, il n'est guère difficile de supposer que, malgré son désir de "réussir", une collaboration avec le Poète, dont la vie privée est assez sulfureuse, la Diva russe dont il redoute les caprices<sup>26</sup> et le comte Robert de Montesquiou qui tire les ficelles en coulisse, ne soit guère pour le convaincre. Par ailleurs, il aime prendre son temps lorsqu'il compose et l'idée d'avoir à écrire une partition de cette importance en moins de six mois, achève de faire pencher la balance.

Il réfléchit deux jours et se décide finalement à refuser cet honneur, en écrivant au poète, le 13 novembre :

Paris, dimanche (13 novembre)

Mon cher Maître,

malgré mon ardent désir de collaborer avec vous, je sens que le temps, mes occupations et mes œuvres en cours m'interdisent un nouveau et rapide travail.

Vous ne pouvez vous rendre compte du regret que j'éprouve d'une décision que me dictent ma conscience et la crainte tremblante d'être trop loin du poète auquel j'envoie, avec mon admiration, mes sentiments très reconnaissants

Roger-Ducasse

(citée par Guy Tosi, Ibid.)

La suite est trop connue pour y insister. Montesquiou finit par convaincre Ida Rubinstein que seul Debussy peut écrire l'œuvre. Elle envoie tout de suite un télégramme à d'Annunzio :

Cher Frère, votre dépêche me décide à faire envers M. Debussy

---

26 C'est pourtant Ida Rubinstein qui montera *Orphée* à l'Opéra, en 1926.

une démarche directe qui n'aura toute son importance que si vous voulez bien vous y associer en personne. [...] Tel est aussi l'avis de notre grand ami consulté<sup>27</sup> [...].

(tel. du 12 novembre 1910, Arch. du Vittoriale).

Le 25 novembre, d'Annunzio écrit à Debussy, alors en tournée à Vienne, une lettre très "lyrique" pour obtenir son accord. Le 30, Debussy répond favorablement, malgré quelques angoisses que s'efforce d'apaiser sa femme, Emma<sup>28</sup>, sous l'action conjointe de Robert de Montesquiou et d'Ida Rubinstein.

Le destin du *Martyre* est définitivement scellé. Après quelques mois douloureux, semé de difficultés et d'embûches de toutes sortes, il naît sur la scène de l'Opéra le 22 mai 1911.

Dans une autre lettre à son ami Lambinet, Roger-Ducasse fait une dernière allusion au *Martyre* :

[...] Vous avez dû voir que c'est notre grand Achille-Claude<sup>29</sup> qui m'a succédé dans la collaboration avec le grand Gabriele<sup>30</sup>. J'ai peur qu'on appelle cela la Dame des Poissons<sup>31</sup>. Notre musicien a dû recevoir et percevoir la forte somme, autrement il n'aurait pas marché. Aujourd'hui que j'ai pris mon parti de ce refus d'association glorieuse, mais imprudente, je me trouve plus tranquille et presque sans remords [...].

(11 décembre 1910, Arch. Réglade).

27 Robert de Montesquiou.

28 Emma Bardac, née Moyses (1862-1934), épouse de Sigismond Bardac, avait divorcé pour épouser en 1908 Claude Debussy, séparé de son épouse, Lilly Texier, au prix d'un certain scandale.

29 Debussy venait, par une lettre du 30 novembre 1910, de Vienne, où il était en tournée, de donner son acceptation pour écrire la musique du *Martyre de saint Sébastien*. À peine un peu plus de cinq mois et demi restaient au compositeur pour écrire sa partition.

30 Gabriele d'Annunzio.

31 Allusion probable à *Poissons d'or*, une des pièces des *Images pour piano* de Debussy, qui acceptait de collaborer avec Ida Rubinstein, dont les immenses moyens financiers étaient bien connus.

Nous ne savons pas si Roger-Ducasse était à la première, mais il a certainement assisté à une représentation. Pourtant, dans l'importante correspondance qu'il nous a laissée<sup>32</sup>, il n'y a guère de commentaires sur le *Martyre*, à l'époque. Ce n'est que bien plus tard qu'on retrouve une courte allusion dans une lettre à son ami Lambinet. En effet, au cours de l'année 1922, Ida Rubinstein avait repris l'œuvre à l'Opéra, après de nombreuses et difficiles tractations avec d'Annunzio, pour lui faire admettre quelques coupures qui étaient apparues nécessaires :

[...] Hier soir, St Sébastien à l'Opéra. Ah ! ces vers de d'Annunzio dits par une juive russe ! Je suis parti au 3<sup>ème</sup> acte, ahuri, affolé, assoifé (sic). Le monde est à l'envers !

(lettre du 22 juin 1922, arch. Réglade).

On voit bien que, de toute façon, le compositeur bordelais n'avait aucun regret de n'avoir pas accepté cette responsabilité dans un contexte humain qui ne lui convenait guère. Et pourtant, quatre ans après, il ne refusera pas à la "juive russe" de créer son mimo-drame *Orphée*, à l'Opéra...

#### BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

-Correspondances :

de Roger-Ducasse à André Lambinet, Arch. Réglade (à paraître) et à Madame Jean Cruppi (coll. pers.).

d'Ida Rubinstein à d'Annunzio : Arch. du Vittoriale degli Italiani, Gardone-Riviera.

-Imprimés :

Gabriel ASTUC, *Le Pavillon des fantômes*, Paris : Belfond, 1987.

Tom ANTONGINI, *D'Annunzio inconnu*, Paris : Stock, 1938.

Jacques DEPAULIS, *Ida Rubinstein, une inconnue jadis célèbre*, Paris : Honoré

---

32 Environ 1 200 lettres inédites à différents correspondants dont les principaux sont Nadia Boulanger, Marguerite Long, Florent Schmitt, André Lambinet, Marie-Louise Boëllmann, Jacques Rouché et Jacques Durand.

Champion, 1995.

Jacques DEPAULIS, *Roger-Ducasse, un élève fervent de Gabriel Fauré*, Thèse pour le doctorat d'Etat en Musicologie, Paris-IV-Sorbonne, 1992.

François LESURE, *Claude Debussy : Lettres*, Hermann, 1980.

Guy TOSI, *Correspondance Annunzio-Debussy*, Paris : Denoël, 1948.

Guy TOSI, *Correspondance Annunzio-Hérelle*, Paris : Denoël, 1946.

Guy TOSI, "Aux sources du "Martyre de Saint Sébastien", *Berenice, rivista quadrimestrale di letteratura francese*, Lucarini ed., 1989.

N.B. Cette bibliographie a été volontairement limitée aux sources consultées pour cet article. Pour plus de détails sur l'histoire du *Martyre de saint Sébastien*, on peut consulter notre ouvrage, *Ida Rubinstein, une inconnue jadis célèbre*, Honoré Champion, 1995, où les chapitres 6 et 7 sont entièrement consacrés au sujet.